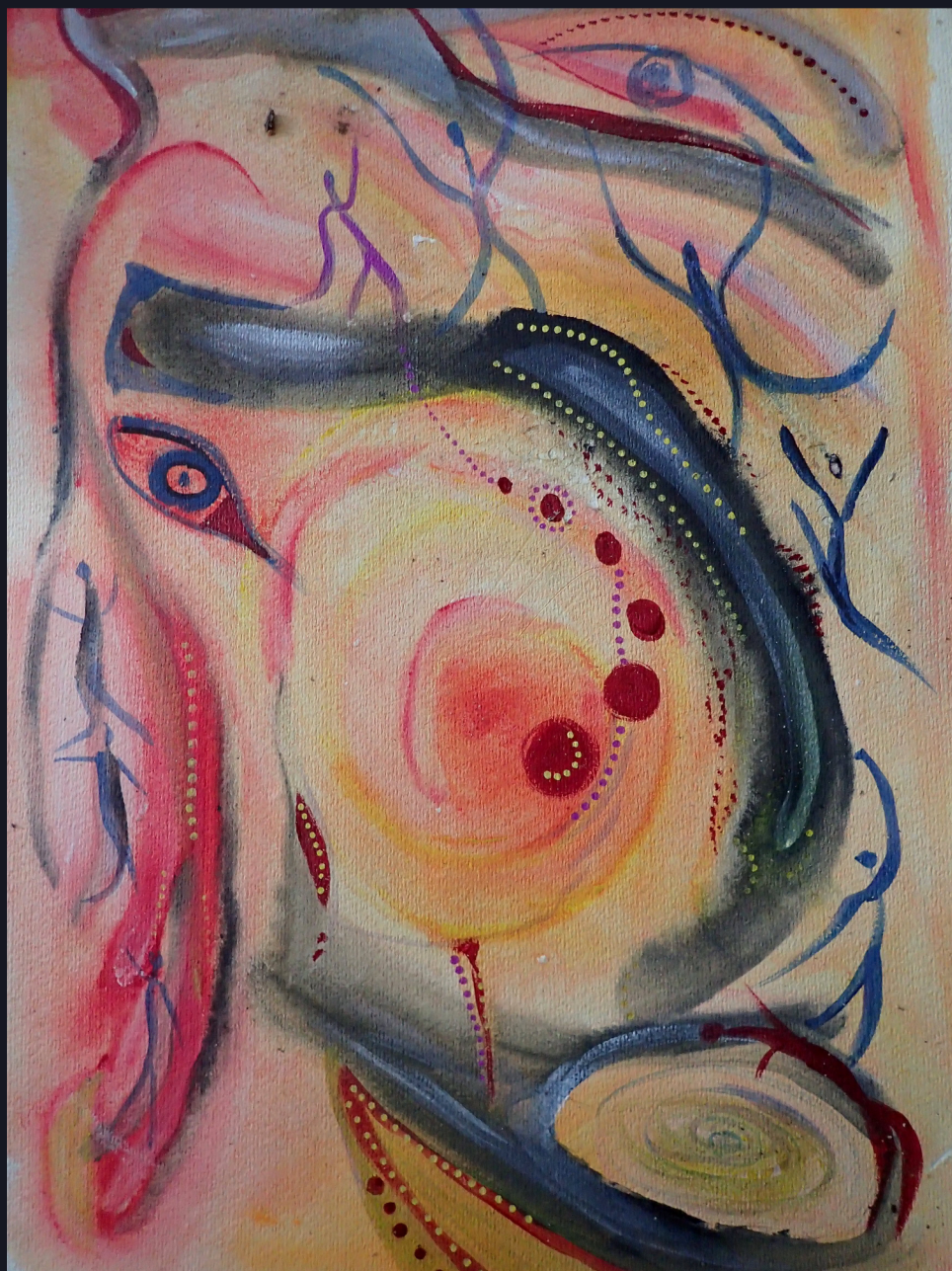


LA MER EST MON MIROIR

POÈMES FRANÇAIS, 1997 - 2007



MICHEL LIPPITSCH

LA MER EST MON MIROIR

Poèmes français, 1997 – 2007

Michel Lippitsch

À propos du poète

Michel Lippitsch monte pour la première fois à bord du navire de recherche Heraclitus, une jonque chinoise de trois mâts en ferrociment, à Miami en 1995, et passe l'essentiel des décennies qui suivent à la naviguer à travers le Pacifique, l'océan Indien et les eaux de l'Asie du Sud-Est — des voyages de recherche marine, d'étude des récifs et d'exploration qui le mènent de Guam aux îles Salomon, de la Polynésie française à Tuvalu, à travers des dizaines de ports entre les deux. La poésie voyage avec cette vie en mer : écrite de quart, dans les cabines du bateau, et dans les villes entre deux traversées, de la même main qui peint, sculpte, cuisine, et, plus récemment, apprend aux enfants de Teluk Bakau, sur l'île de Bintan, en Indonésie, à construire et à faire courser les bateaux miniatures traditionnels appelés jong. Il a aussi travaillé comme agent de conservation marine en Indonésie. Les poèmes réunis ici couvrent une dizaine d'années de cette vie sur l'eau.

Table des matières

La Mer Est Mon Miroir

L'Écume des jours sans soleil

Les Couleurs viennent nous défier

Pour le désir de la larme infernale

Espérance docile

Je respire, attentif

Entends-tu mes états d'âme

Ils extraient chaque goutte de plaisir

Sous une vague mesquine

Je souffre parfois de devoir rester guerrier

Je ne me lasse de ton regard

Regard, sourire

Je ne m'aperçois que de ce que je vois

Un goût de braise

Tu le jettes comme un torchon

Retrouver ses ondes

La mer c'est mon miroir

Silence d'une mer amoureuse

Espadon

Mon privilège est d'être ici, maintenant

Océan Pacifique, 16 février 2003

Ganesh

2 juillet 1997, pleine mer

Banda, 2007

Dans les envies d'une danse

Hymne

Comme j'aime le monde

Maman

Mes neurones explosent

Les étoiles me parlent

Il faut aller chercher demain

La vie nous guide au temple des valeurs

Tout le monde dort

Des moments de contemplation

LA MER EST MON MIROIR

Poèmes français, 1997 - 2007

L'Écume des jours sans soleil

*L'écume des jours sans soleil,
Un Pacifique qui nous garde en
otage.*

*Il nous demande de l'âme,
Simplement pour nous rendre
hommage.*

*La houle monte doucement,
Peut-être pour nous laisser le
temps
De l'aimer plus profondément,
Aux gardes-marins vaillants.*

*Nous hurlons à la lune,
Prenons des claques de glace,
Vent du nord qui menace,
Ciel couvert de gris qui efface.*

*Venons chanter les vagues divines,
Venons chanter les dauphines
libertines,*

*Venons chanter les hommes et les
baleines,
Puisque nous ne pouvons
qu'attendre.*

*Une opportunité spatiale,
L'exploration d'homme à homme,
Les silences sont immenses,
Pour mieux s'entendre vivre.*

*Espérons qu'il ne nous aime trop,
Pour nous laisser repartir,
Puisque nous n'aimons qu'en
voyage,
Puisque nous ne pouvons qu'en
rêvant.*

Les Couleurs viennent nous défier

*Les couleurs viennent nous défier,
Dans une dernière attente,
Avant de se résigner,
À nous laisser les aimer.*

*Je voulais encore croire,
Que l'on peut encore croire,
Les illusions ne se mangent
Qu'en énormes tranches.*

*Regarde là-haut, des étoiles,
Si près de mes rêves,
Si loin de nos voiles,
Pourtant nous arriverons,
Moins vite que nous le pouvons.*

Pour le désir de la larme infernale

*Pour le désir de la larme infernale,
Les regards ne se vivent qu'en
peur,
L'univers au reflet glacial.
La mort provisoire se coule,
Au fond des âmes comme un
moule,
Un plâtre froid sans odeur,
Un plâtre froid vide de vie.
L'embrasse est stérile,
Pousse un cri habile.*

Espérance docile

*Espérance docile pour ne pas
réveiller,
Les sonates tristes sans avenir,
Baisers cachés ensoleillés,
Visions euphoriques de tenir,*

*Tes corps, ondulation
delphinienne,
Tes âmes qui retrouvent les
miennes.
Je te chante dans mon cœur,
Aucune mémoire futile,
Au service de mon bonheur,
Ton empreinte indélébile.*

Je respire, attentif

*Je respire, attentif,
Même à la petite voix plaintive,
Je regarde, gourmand,
Parfois gourmet.
Je m'inspire,
D'horizon pacifique,
Puisque l'horizon existe toujours,
Alors que mon âme se perdra un
jour.
Je m'enivre comme je peux,
Puisque c'est le pouvoir qui
m'attire.
Je médite,
Sur tout et sur rien,
Pour pouvoir tout oublier,
Sans rien perdre.
Je deviens autre,
Puisque l'on devient toujours,*

*Même si parfois ça fait peur,
Puisque c'est la peur qui fait peur.
J'existe maintenant,
Puisque rien n'existe que le
moment.
Je vis,
Puisque c'est pour cela que je suis
ici,
Je ris,
Puisque je ne sais pas encore
souffrir.*

Entends-tu mes états d'âme

*Entends-tu mes états d'âme
tenace,
De vouloir te vivre plus que
toujours ?
Entends-tu mes visions voraces,
De vouloir te rêver nuit et jour ?
Entends-tu mes cris de désespoir,
Regardant mon attention qui
s'efface ?*

Ils extraient chaque goutte de plaisir

*Ils extraient chaque goutte de
plaisir,
Puisqu'ils savent que tout passe,*

*Ils croquent vers l'avenir,
Emmagasinent peines et
souvenirs.*

*Le bateau noir ne se fera pas
prendre,
Il réussit encore une fois à
décrocher.*

*Ils rentrent dans le port,
tentacules prêtes à se nourrir,
D'impressions et de drames,
Faire le plein avant de repartir.
Parfois les cœurs chargés de
plaisirs cachés,
Écartelés par autant d'amour de
dame,
Mais la grande bleue les réclame,
Alors ils se résignent à leur sort,
Le prix de la liberté océane.*

*Ils ne peuvent que partir,
Parfois revenir,
Mais toujours pour pouvoir mieux
repartir.*

Sous une vague mesquine

Sous une vague mesquine,

*Un spectre d'orgueil,
Une possession presque divine,
Puisque l'acteur veille.*

*L'émotion nourrit le corps,
Réflexions océanes,
La passion refoule la mort,
À coups d'humeur profane.*

*Le cri à la vie,
Désespoir de ne pas pouvoir,
Une quête d'infini,
Toujours ce vouloir.*

*Arpenter les humeurs,
Sans répit et sans peur,
Au risque de se voir souffrir,
À trop s'entendre rire.*

*Puisque c'est l'humour qui
soutient,
Le fil qui nous permet de revenir,
Chaque hallucination de devenir,
Rester le maître de rien.*

**Je souffre parfois de devoir rester
guerrier**

*Je souffre parfois de devoir rester
guerrier,
Comme j'aimerais pouvoir baisser
les bras,
Même si les alliances se sont
créées,
Ils resteront unis coûte que coûte
par leur patrie.
J'ai cru naïvement que je pouvais y
sculpter une place,
Mais ils dressent un mur.
Le mur n'est jamais vraiment
tombé,
Puisque l'arrogance persiste au
fond de leur âme.*

Je ne me lasse de ton regard

*Je ne me lasse de ton regard,
Puisque je lui donne mon âme.
Tes humeurs m'enivrent,
Jusqu'à ne plus penser à l'avenir.*

*Je t'aime comme on aime le temps,
Sans se soucier de l'âme,
Sans se soucier des larmes.
J'aime tes coups de vent,
Lorsque les vagues déferlent sur la
proue,
Tu jaillis à me rendre fou,*

*J'aime tes calmes hallucinants,
Lorsque ma mémoire vient
m'envahir
Pour ne pas la laisser mourir,
Ou perdue,
Sans pouvoir revivre,
Sans pouvoir se rendre ivre,
De mélodie océane,
Puisque c'est à toi que mon ombre
appartient.*

Regard, sourire

*Regard,
Sourire,
De l'homme au monde,
Visage,
De la vie à la mort,
Courage,
De la folie sans remords.*

Je ne m'aperçois que de ce que je vois

*Je ne m'aperçois que de ce que je
vois,
Laisser partir,
Pour retrouver le désir,
Sans promesse de destination,*

*Les anges ne promettent que des
limitations,
Moi je n'existe que si j'y crois.
J'y crois.*

Un goût de braise

*Un goût de braise,
Qui n'existe que là-bas,
Là où je ne suis pas,
Et pourtant en souvenir,
Je rappelle les trésors,
Pour les faire vivre dans la réalité
du maintenant.*

*J'enrichis mes états d'âme,
De mille mots,
Pour pouvoir faire goûter,
L'essence qui ne se prononce pas.*

Tu le jettes comme un torchon

*Tu le jettes comme un torchon,
Qui a passé trop de temps devant
le fourneau,
Plein de graisse et de peau morte,
Plein de tristesse et d'illusion,*

*Et pourtant la sagesse ne peut rien
y faire,
Puisque ce sont les feux de
Lucifer,
Que ton âme demande en rançon.*

Retrouver ses ondes

*Retrouver ses ondes,
Je me permets de vous séduire,
Simplement pour votre plaisir,
Puisque je ne meurs
Qu'à travers la peur,
De vous voir souffrir.
Le tas de choux,
Qui vous ont fait rire,
Maintenant pourrissent,
Sans ni oui ni non,
Ni puis et demain, pourquoi,
même pas, le temps qui va,
Le va-et-vient, toujours mais alors
jamais,
Puisque rien et tout ça n'est pas
trop rien, à quoi que je ne saurai
jamais, tu sais,
On peut mais surtout pas, sinon
les ou le, je ne sais, sûrement,
Faut-il, faudrait pas, alors mais ça
ne, à mais si, sauf, c'est pas,
parfois, surtout parfois,*

*Je ne dis que pour ça, pour ceci,
pour cela, même que j'en aurai,
Penser trop pour pas, papa, si si,
oh non mais, toi et toi,
Puisque le moi ne va plus bien,
Je me demande encore pourquoi,
J'ai voulu,
Puisque je n'existe plus.*

La mer c'est mon miroir

*La mer, c'est mon miroir,
Un miroir qui ne ment pas,
Puisque ce n'est pas moi qui me
regarde,
Mais c'est l'autre,
Celui qui se cache,
Derrière ses airs et ses grimaces,
Plein de grâce.*

*Il y en a un autre,
Un sale con qui rigole,
Des misères des autres,
Surtout quand ça fait mal ou plus
profond,
Où il se régale, se goinfre en
rotant.*

Et puis il y a l'autre,

*Le tout timide, celui qui n'ose pas,
Qui cherche tout le temps et ne
trouve pas,
Et qui même s'il trouve ne le dira
pas.*

*Il y a la grande folle,
Qui balance ses bras de partout,
Grands gestes pleins de vent,
Des mots aussi vides que le temps.*

*Il y a celui qui voit tout,
Qui observe, boulimique,
Qui veut tout savoir, qui fourre son
nez partout,
Et qui amasse dans sa cervelle
sans prendre le temps de respirer.*

*Il y a celui qui pense,
Qui pense tellement qu'il ne voit
plus,
Tellement il pense.*

*Il y a celui qui pleure,
Qui n'arrête pas de pleurer,
Pour un rien et pour un tout,
Puisque l'important c'est de
pleurer,*

*Qui trouve toujours puisqu'il y a
toujours à trouver.*

*Il y a celui qui aime,
Qui aime pour aimer,
Puisque c'est aimer qu'il aime,
Le fait d'aimer le fait aimer,
Alors encore et toujours, il aime,
Rien d'autre, rien de plus que
d'aimer.*

*Il y a le poète,
Qui cherche des mots pour
inspirer,
Trouver les sons qui font vibrer,
La faille qui fait basculer.*

*Il y a le rêveur,
Le rêveur de grands rêves,
Civilisation océane,
Humanité sauvée et heureuse,
Sauf qu'il y a toujours l'autre,
L'autre qui ne veut pas,
Parce qu'il pleure, ou qui
ronchonne,
Ou trop occupé à aimer qu'il
oublie qu'on peut aussi faire.
Il y a toujours un autre.*

*Maintenant il y a celui qui regarde
tous les autres,
Et à force de regarder,
Il devient voyeur.
Alors vient celui qui est tout,
Il n'y a plus d'autre,
Il ne reste que lui,
Puisqu'en sachant qu'il est tous les
autres,
Il peut simplement redevenir lui.*

Silence d'une mer amoureuse

*Silence d'une mer amoureuse de
ses bateaux,
Amoureuse et jalouse,
Elle ne se laisse ni dompter ni
séduire,
Et pourtant elle ne sait que
donner.*

Espadon

*Zzzzzzzzzzzzzzzzzzzz,
Le son résonne,
Déjà programmé,
Un poisson sur la ligne
Qui tire —
Espadon.*

Le jeu commence.

*Pulling, letting go, pulling, / sensitivity in
reeling the fish in, / Eibes and Stinj on the gaffs,
/ as the fish is pulled close to the stern. / Six
hands are pulling the fish in, / all together —
ensemble.*

*Quarante livres de poisson,
Et assez d'adrénaline pour
réveiller tout le monde.
Caméra, trophée, fierté, excitation,
Des gens de la mer en action.
Je parle au poisson,
En le regardant dans les yeux,
Pendant que je lui plante le
couteau dans la tête,
Lui disant mon respect,
Tu seras mangé avec plaisir.
Il s'est à peine débattu.
Nous avons relâché deux petits
poissons-pilotes qui s'étaient
accrochés à son flanc.
L'océan nous accueille.*

**Mon privilège est d'être ici,
maintenant**

*Mon privilège est d'être ici,
maintenant.
Ça, ça se fête.*

*Célébration divine de savoir que
l'on est.
Regarder ce que nous sommes
déjà,
Et puis, bien après, si cela ne suffit
pas,
Alors peut-être aller voir ce que
nous serons.
Aller chercher ailleurs lorsque l'on
ne sait pas où nous sommes,
Se rappeler qu'il n'y a pas de là-
bas, là-bas.*

Océan Pacifique, 16 février 2003

Les vents sont contre nous depuis quatre jours, mais pas nos âmes, puisque nous respirons le bonheur des grands espaces, goût précis de la liberté océane. Les vagues me parlent plus clairement depuis mon initiation au surf à Kavieng, un nouveau langage appris à fleur d'eau, sous le ciel couchant, le soleil sous ses draps divins au rouge et jaune sacré, sans un mot mais plein de sons. Un voyage au bout de la vague, là où les erreurs ne se pardonnent pas, là où le récif déchiquette la chair nue, là où l'instant ne peut se vivre que dans l'instant. Le temps tourne et tourne, ralentit, prend de la vitesse, se courbe, s'arrête, avec sa danse, partenaire espace. Ils dansent, et moi, pris dans le tourbillon, je danse aussi.

Ganesh

Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, me suit partout. Je n'arrête pas de le rencontrer. C'est facile, il est de toute façon partout — sur les murs, en statue, sur les cartes postales, en effigie sculptée. Il n'est jamais seul. L'Inde et ses mille dieux sont omniprésents. Alors on se laisse prendre au jeu, et l'on rêve réincarnations, odeurs d'épices et de fleurs de frangipanier. Tout est à l'excès. Les sens tourbillonnent, sans repère.

Overdose. Le choc, dès qu'on touche le continent indien, est immédiat. Ça ne se décrit pas. Ça vous tombe dessus, voilà tout. Des hommes et des « om ». La vie privée existe-t-elle ? On réalise qu'on est homme, simplement homme. Alors on cherche plus haut. On devient des êtres spirituels instantanés. On ne peut y échapper, la propagande est démentielle, et à chaque coin de rue, des sons, des offrandes, des prières, des chants. Plus on marche, plus on tourbillonne. Incompréhension totale. Comment fait-on pour vivre ici ? Les visages ne sont pas tristes, ou seulement sur commande, en invoquant toutes nos faiblesses, en commençant par la pitié — les mains se tendent, les yeux arrachent le contact. Tout est bon. Répétition. Arrêtez-vous une minute et vous ne serez jamais seul. À part les gourous et les esthètes, personne n'est seul. Alors on marche, au pas rythmique.

Sensuelles comme des déesses, les femmes ont appris ce que veut dire la féminité incarnée.

On ne peut que rêver de bains de fleurs de roses, de massages délicats, et bien sûr du légendaire Kama-sutra. Pas le sexe, mais la sensualité qui déborde. Je hurle en moi à la beauté. Même les bidonvilles me paraissent esthétiques. Et pourtant je la vois bien en face, la pauvreté. En pleine gueule à chaque instant. Elle devrait me gêner, mais non. Il n'y a pas un degré d'attention, mais une avalanche, un engloutissement complet, multidimensionnel, multisensoriel qui me fait vibrer de partout. Je suis trop faible pour refuser quoi que ce soit. Je prends tout. Boulimie des sens, une orgie dont je ne peux me lasser. J'entre dans tous les temples, les yeux grands ouverts, trop ouverts vous dirait un Indien. Tous les gestes, toutes les paroles m'imprègnent. Je suis saoul de vie, saoul des sens. Intoxication totale. Je me rends compte aussi que je ne décris aucune scène. L'Inde, lorsqu'on la touche avec son corps et son âme, vous envahit d'une fièvre douce et forte à la fois, une fièvre extatique, une fièvre de vie. Je sais que je suis en vie.

2 juillet 1997, pleine mer

Océan Indien, près des Maldives

Je n'arrête pas de me dire que la vie est magique. Ça devient un mantra. Mieux vaut ça, par ailleurs, que d'avoir la mine grise et la conversation négative.

Contemplation des étoiles, lorsqu'elles commencent à renaître, juste après le départ

du soleil. Une à une, en écrivant dans le ciel l'aventure des constellations.

Le vent souffle dans les voiles, sur mon visage, dans mes cheveux, caresse ma peau. La caresse du vent, nourriture de marin. Le son de l'océan, les vagues qui filent sur l'étrave. Ces musiques océanes, précieuses, pures, les notes de l'éveil. Lorsque l'instant n'est que l'instant, mais vraiment l'instant.

La nuit arrive, et l'océan se dresse en robe de bioluminescence, les plis nous laissent deviner les courants. Soudain, un souffle. Comme un bonsoir, un dauphin fait surface près de la barre. Comme d'habitude je vais sur la proue. À quelques centimètres, ils jouent. La bioluminescence nous guide dans leur danse d'étincelles.

Pendant un instant le temps s'est déplacé, capsule d'éternité. Des sifflements aident à la bascule. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé. À vrai dire je m'en fous.

La mer me fait souvent délirer. Espace libre, puisqu'il n'y a plus d'ordre social pour me barricader. On se connaît déjà si bien ici, que mon âme est libre de s'exprimer. Ou bien est-ce mes actions qui ont déterminé cette liberté ? Je crie mon amour au vent, je chante mon âme aux vagues.

Bien sûr il reste toujours le côté utilitaire, parfois même mécanique de notre micro-cosme. Puisqu'on sait que la mer n'acceptera pas de mauvais art pendant longtemps, autant viser au

chef-d'œuvre à chaque fois — que ce soit garder le cap à la barre, ou le repas du soir. Tout est sujet à expérimentation. Nous en avons le choix, et le luxe. Les énergies se mêlent, s'intensifient, se bousculent, s'entrechoquent, mais surtout se synergisent.

Il y a toujours cette communication avec les éléments, réalités dans le vent, les nuages. Les images qui apparaissent, le temps qui nous rappelle rêves, réalités — tout est vrai, tout est faux, tout est beau, tout chante, tout commence, rien ne finit, car l'infini court toujours vers un autre infini, qui court après d'autres infinis, des millions d'infinis. Et là peut-être commence autre chose. « Chose », pour pouvoir définir ce que l'on ne sait pas.

Rêves, ou rêve ? J'irai au bout de mes rêves pour visiter encore plus loin, puisque tant que la vie me garde en invité, le film reste sans fin. L'éternel est dans l'instant, et si dans l'instant tu peux aimer, aime. Le reste est garniture.

Banda, 2007

Alors que le monde me parle d'histoire, c'est le cœur qui me prend le cœur. L'invisible désir de pouvoir aimer. Il n'a fallu qu'un long regard pour arrêter le temps, et une éternité pour découvrir le voile d'un moment. Je n'ose presque plus vivre dans le désespoir de ne pas pouvoir garder mon cœur ouvert à jamais. Et pourtant je suis parti, avec des promesses de revenir, avec des promesses d'avenir, dans

l'espoir de devenir, sûrement, ce que je suis déjà, mais que je ne sais pas encore. Et pourtant je suis parti. Un peintre ne peut jamais compléter son tableau — laisser l'espace nécessaire pour pouvoir toujours se compléter par le regard des autres, surtout les siens.

Dans les envies d'une danse

*Dans les envies d'une danse,
Les cheveux ondulent,
Au son d'une mélodie indienne,
Coquetterie dans un miroir,
Je ne rêve que des dieux de la
sensualité.
Dans le cœur de la nuit,
Je respire les parfums d'une
couronne de jasmin,
Cadeau d'une fille qui me parle de
Shiva,
Étincelles de vie dans le plus
profond de ses yeux,
Elle sourit,
Les pieds nus dans les pluies de la
mousson,
Une déesse,
Prends-moi pour la nuit,
Et fais-moi chanter.
Intoxiqué par la beauté.*

Sammy Davis Junior,

*Notre chauffeur de taxi préféré,
Passé maître dans l'art du chillum,
On se stupéfie à ne plus se
rappeler notre nom.
Les images défilent,
Surtout les gouttes de pluie,
Puisque la mousson est
omniprésente.
Rideau gris,
Pourtant ce sont les couleurs qui
dansent.*

Hymne

*État d'âme océanique,
Je couvre ton corps de rêves,
Puis, je m'étale comme un
mendiant,
Pour des caresses alchimiques.
Et, si tu voulais que je me lève,
Je te regarderais en mugissant,
Des sens chargés d'envie et de
désir,
De pouvoir encore, un peu plus, te
tenir,
Sans penser, ni regarder vers
l'avenir,
Simplement te dire,
Seulement maintenant,*

*Le toujours se réfugie dans ce
moment,
On s'attend depuis si longtemps.*

Comme j'aime le monde

*Comme j'aime le monde,
Simplement heureux de vivre,
Chaque jour, moment après
moment,
Chaque regard d'une femme,
Une caresse divine,
Chaque étincelle dans des yeux
qui vivent,
Chargée d'histoire, une âme qui se
développe.*

*Comme j'aime le monde,
Même avec ses douleurs,
Douleurs de se faire oublier.*

*Nous, hommes et femmes de notre
planète,
Célébrons ensemble notre chance,
D'exister.*

Maman

Sur l'océan Pacifique, mai - septembre 2003

Salut Maman.

Les vents sont contraires, le brouillard nous entoure comme un cocon, un cocon froid, venu du nord, là où la glace rencontre la mer. Nous avons perdu notre mât avant, avec toute sa voile. Nous traverserons donc le Pacifique sous une seule voile, et un voyage déjà long devient du jour au lendemain éternité. Les cachalots passent par dizaines, et la mer bout de pirouettes delphiniennes. Les dauphins rencontrent l'horizon. Des phoques, curieux, viennent nous dire bonjour, parfois bonsoir, pour nous amuser, et comme ils nous amusent. La mer, ou l'océan, c'est aussi le voyage à l'intérieur, le luxe du temps qui permet de se laisser courber.

Au chaud, dans le confort de grosses couvertures, sous le niveau de la mer, une mer froide de dix degrés je me souviens. Je me souviens. Et je pars en voyage. Mon premier poisson multicolore, en Espagne, pendant les vacances d'été. Les vacances d'été à la plage. Nous, la famille, les vacances c'était simple. La plage le jour, la bouffe le soir. Et comme c'était bon. En Italie, le soir c'était la glace, gelati. Papi, c'est son truc. Simple, surtout ne pas chercher les complications. C'est les vacances après tout. Il y en a qui recherchent les grandes aventures, nous on fait dans le simple. Parfois maman insiste pour visiter quelque chose, sinon on n'aurait jamais vu les pigeons de Venise à la cathédrale Saint-Marc. Et pourtant pas une minute pour s'ennuyer. On prépare notre coin de plage, notre territoire pour la

journée. Qu'il y ait trente mille autres personnes qui fassent pareil, ce n'est pas trop grave. On ne peut pas arriver trop tard, ou alors on aura une place trop loin de l'eau. Et puis c'est précis, la position — trop près de l'eau et il y a trop de passage. Cacahuètes grillées, les chouchous, ils sont bons les chouchous, rôtir devant, rôtir un peu derrière, et dans l'eau, puis se réchauffer au soleil, puis dans l'eau.

Les grandes paellas le soir, et l'odeur de pin, bercés au son des criquets. Pas de musique ou de télé, surtout pas. Maman, les vacances c'est ne pas cuisiner, mais elle n'y arrive pas vraiment — de temps en temps elle reste tranquille à la plage. Pour elle, son rêve c'est la famille heureuse en vacances, et comme elle réussit bien : la famille est heureuse. Elle garde en elle tous les problèmes. Elle les cache si bien que personne ne s'aperçoit qu'elle se ronge de l'intérieur.

Moi, ce que j'aime c'est être dans l'eau, du matin au soir. Les châteaux de sable de temps en temps, mais rien ne vaut être dans l'eau. Mais les vacances c'était aussi l'Autriche, et Tschagguns.

Les souvenirs apparaissent, toujours par surprise. C'est ensuite un choix conscient de les laisser vibrer dans nos corps. Il suffit de pas grand-chose pour faire revivre un instant — un mot, une odeur, une image, un son.

Voilà trois mois que nous sommes en mer, trois mois sans terre, trois mois avec les mêmes visages, pour se rendre compte qu'ils ne sont

jamais les mêmes. Pourtant on se rattache à une image, imprimée en attendant qu'une autre y prenne sa place. Il est temps de venir te montrer mon visage, pour que tu saches où je suis. Et puis pour que je sache où tu es.

Trois mois deviennent quatre, bientôt cinq, la mer nous a pris en otage. Les dépressions météo se succèdent, et l'on se prend de gros coups de vent — mais comme ils ont l'air petits face à l'espace qui nous entoure. Pourtant l'aventure n'est pas encore finie, comme si les dieux nous testaient toujours plus loin. Une fracture dans le mât nous estropie, nous jouons les docteurs, et comme sur un bras cassé nous lui faisons un plâtre en aluminium. Et il tient. Mais c'est avec encore plus de précaution que nous avançons à petits pas vers la côte américaine. Encore huit cents milles nautiques devant nous — on n'arrive que lorsqu'on arrive.

Mes neurones explosent

Mes neurones explosent. Des informations transmises directement par un génie. Je ne pourrai faire de film que si mon regard se porte sur les individus.

Je réalise pourquoi le satellite n'est pas encore opérationnel. Si l'on imagine qu'un satellite peut découvrir ce qui se passe sous les océans, les découvertes seraient phénoménales et révolutionnaires — non pas seulement sur les coraux, mais des civilisations anciennes, lorsque le niveau de la mer était à moins de

vingt ou trente mètres. Structures métalliques, formes, surtout lignes droites, trésors cachés. Pas de doute que si le gouvernement met maintenant son nez là-dedans, il n'y a que deux solutions : ou bien le sabotage, pour que l'information ne soit pas divulguée, ou la cohabitation, l'entraide, où toutes les parties engagées en soient bénéficiaires. Les scientifiques, en réalisant les implications d'un tel projet, se retrouveront soit contre, soit dédiés à la vérité.

Toutes les tribus fêtent leur célébration annuelle le même jour. Il y a bien sûr une connexion directe entre elles. Par une éconiche différente, chacune utilise une technique différente. L'homme veut survivre, et s'adapte très vite à de nouveaux défis.

La course à l'espace continue. C'est vraiment une course. L'ampleur des projets mis en place dépasse souvent ma compréhension. Faiseur d'histoire, la vraie histoire — Johnny guide comme un chaman dans les sphères de l'intellect et du corps. L'homme le plus brillant qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma vie, et l'homme le plus brillant dans sa faculté à transmettre. Apprentissage sur tous les plans.

L'Heraclitus n'a pas été conçu pour faire simplement des expéditions, mais sans doute la plus grande expédition est celle de la recherche des cultures humaines, et l'étude de la planète océan — ou plutôt la planète eau — en remontant rivières et estuaires.

Les étoiles me parlent

Mai 2002

Les étoiles me parlent, ou plutôt me reparlent, puisque je les avais oubliées. Elles ont toujours été là, mais comme un amant distant, je les ignore.

Les yeux se perdent vers l'au-delà, vers ces univers que l'on ne connaît pas. Et pourtant, au lieu de me sentir petit face à l'immensité du ciel, je me sens grand — grand parce qu'homme, un privilège. Vivre, on ne sait rien si l'on ne sait pas que l'on vit. Le ciel de nuit, celui des étoiles, commande toujours de grands mots : cosmos, vie, amour, espace, exploration, rêves, mythe, liberté.

Les rêves n'acceptent pas la médiocrité, ni la mer d'ailleurs, ou sinon pas pour très longtemps. Comme le ciel, elle ne s'embarrasse pas de détails sans importance, puisqu'elle se préoccupe de l'importance. Tout est bien sûr connecté à tout, n'empêche qu'il y a des règles dont on ne peut échapper. L'importance du véhicule, notre corps, si beau, si précieux, si magnifique. Lorsque je parle de corps, il contient aussi notre appareil à penser, chef des opérations, contrôleur génial, explorateur de grands univers, sans limite que celle dont il se crée.

J'ai décidé — l'univers, destiné à décider — que mon corps se reliait principalement à l'océan. Tout y est originaire, racine à la source même lointaine.

C'est un luxe, de pouvoir être connecté avec sa terre. Un luxe de plus en plus rare. Trop d'information, de brouillage de piste, trop de monde pour moins d'espace. Alors il faut pouvoir voyager à l'autre bout de la terre, et même à l'autre bout il ne reste plus d'espace sans l'empreinte de l'homme. L'illusion de forêt vierge a du mal à survivre, mais le mot est significatif — vierge, pas encore pénétrée par l'homme, pure.

Et pourtant il faut bien qu'on vive, non ? Je n'ai pas envie de crever là, juste parce que quelques lézards disparaissent. Merde, on est incroyable — on a réussi à trouver la solution pour se foutre en l'air, pas simplement quelques égorgements, vengeances, petites guerres ici et là, mais des bombes pour anéantir l'homme de la surface du monde. Incroyable mais vrai. Notre intelligence est aussi conne que notre génie.

Nous sommes une civilisation technologique, qui se synergise avec notre évolution de chasseurs, planteurs — tout se transforme, se forme, se déforme, se reforme, toujours du nouveau, pas toujours du bon nouveau mais accro au nouveau. Juste quelques nostalgiques regardent en arrière et se lamentent.

Pour ma part, même amoureux de la beauté naturelle, la liberté de pouvoir explorer, vivre toujours du nouveau, même entre les filets ou les toiles dressées pour recruter, je navigue pour rester libre. Et même cette pseudo-liberté

est une création, mais c'est mon individualité, mon caractère unique. Je ne suis pas grand-chose, mais puisque je ne connais rien d'autre, je suis tout. J'existe, vie après expérience après expérience. Je ne sais toujours pas pourquoi. Évoluer ? Les lois naturelles, cosmiques, universelles.

Quel miracle de pouvoir se poser ces questions. On demande à d'autres ce qu'ils en pensent, ou on les lit, et à la fin du jour on se fait son propre cocktail, et si on n'est pas trop con, on peut en déguster de nouveau tous les jours. Être saoul — saoul de vie, saoul d'amour, saoul d'idées, d'émotion, de beauté, de laideur aussi — se soûler la gueule, parce que l'on ne se réveille pas vraiment.

Heureusement qu'il y a les mots. Pendant très longtemps je ne leur ai pas prêté l'attention qu'ils méritent. Comme un seigneur orgueilleux et arrogant, je me plaisais à me sentir au-dessus. Et pourtant je suis né homme, en France, avec une culture, et que je le veuille ou non il est trop tard pour changer ça. Je vis depuis dix-sept ans sur la terre avec l'occasionnelle rencontre d'un Français ou d'une Française. Il y a une culture en commun. Je me prétendais au-delà. Je suis homme de la terre, homme de l'océan. Oui, c'est vrai, homme cosmique même, mais sans renier mon passé, puisque c'est lui qui me forme.

Il faut aller chercher demain

*Il faut aller chercher demain.
Mais c'est maintenant qu'on le
trouve.*

C'est simple, nous sommes partis. Un exode, pour ne pas laisser mourir une liberté océane, un rêve d'océanaute. Pour ne pas laisser le rêve mourir, tout simplement.

Les voiles sont pleines, pleines de vent du sud. L'horizon se cache derrière des nuages noirs, saturés de pluies torrentielles. Comme un aimant, Bali nous réclame. Je sais que j'en ai besoin, pouvoir se nourrir de sensations divines, la sève qui fait vivre les dieux.

Rencontre de conscience aquatique. Conspiration, ensemble. Les souffles de longues plongées profondes percent la surface, cette frontière où l'élément air rencontre l'élément eau. L'élément feu vibre à l'intérieur. Dauphins et baleines à perte de vue, des dorsales qui viennent trancher les vagues, un cercle magique d'intelligence biosphérique.

La lune est pleine, honneur de nous faire vibrer. De l'intérieur on manifeste des mélodies célestes, humble. Les mains jointes pointées au ciel, la colonne vertébrale plantée au sol, l'esprit en prière, sans barrière.

J'aime. Pouvoir aimer, c'est être.

**La vie nous guide au temple des
valeurs**

La vie nous guide au temple des valeurs.

Amour, toujours l'amour.

C'est ça le trésor caché dans le fruit d'or.

Manger le vent,

À coup de peau océane,

Manger le vent,

Pour pouvoir vivre maintenant,

Manger le vent,

Pour être tout simplement.

Tout le monde dort

Tout le monde dort. Je me demande ce que l'équipage rêve. Je rêve éveillé ce soir. Un sacré virus m'a planté à l'horizontale pendant plus de trente-six heures. La maladie est aussi un état de conscience différent — comme un bon coup de vin, ou un joint jamaïcain, sauf que le corps ne suit pas. On parle souvent des délires suite à la malaria.

Des moments de contemplation

Des moments de contemplation, pour se souvenir d'où je viens.

La guinguette et les meilleures cuisses de grenouilles au monde, en famille, Joe Dassin sur

le juke-box, alors que les pêcheurs attendent une touche, un sandre ou un brochet, le regard attentif sur le bouchon.

Aujourd'hui, la demi-lune qui vient d'embrasser l'horizon, je pêche. Un poids au bout de ma ligne pour toucher le fond, et mes doigts, sensibles, attendent une touche. Et ça mord — un beau mérou qui deviendra déjeuner.

Les merguez sont sur le barbecue. Papi, lui, pêche. Nous, nous courons dans les prés.

Et puis les matchs de foot. Le Racing qui gagne et qui perd. Et puis le bistrot avant, avec le baby-foot.

Ma première voiture — une Alfa Romeo, que je poussais à fond en revenant de Suisse pour le week-end.

Monsieur Bass, le prof de génie qui m'a permis de me libérer jeune, lorsqu'une société ne veut que vous enfermer.

L'école hôtelière, avec la discipline de fer.

Le premier mai, la cueillette du muguet. L'odeur du muguet.

Aller, avec mémé, ramasser du pissenlit, lorsque les immeubles et les routes n'avaient pas encore tout envahi.

Et puis cette liberté de pouvoir bouger. Ramasser des champignons après l'école. Je connaissais tous les coins, j'ai même trouvé des morilles.

Les anniversaires, avec les boums déguisées et les jeux que maman préparait pour nous, les gosses.

Et puis Solbach, un vrai paradis. Les gâteaux de myrtilles, les confitures de framboise sauvage.

Les escargots et les pota, après la pluie, cuits sur le feu de bois, avec une tranche de pain grillé.

Je me rappelle lorsque l'homme a marché sur la lune. Nous étions à Solbach, dans la maison de tante Ida et nonon Lulu, qui, son Opinel à la main, se coupait une tranche de salami. Tante Ida battait le lait pour en faire du beurre. Et la télé en noir et blanc.

Avec Robert, on faisait des arcs et des flèches. J'aimais décorer l'arc — déjà un peu artiste, mais aussi guerrier.

Le jardin de mémé à Lingolsheim.

Papi qui se préparait pour aller jouer de la musique le samedi.

Les vacances. En Autriche à Tschagguns, où l'on se réchauffait sur le grand fourneau, et l'odeur du cuivre dans l'atelier du cordonnier.

Les larmes lorsque le grand-père est mort, alors que je ne le connaissais presque pas.

Les gâteaux de la marraine à Fouday.

Les orgies de bonbons chez Jacqueline, et les fameux petits couteaux.

Les pommiers derrière la maison à Fouday. Et puis Pâques avec les œufs cachés dans le jardin.

Ma première grosse chute en vélo, où je devais manger avec une paille.

La polenta de mamama.

Le jour chez papa, où j'étais soûl, et je me suis foutu du rouge à lèvres sur tout le corps. Ensuite il fallait tout gratter.

Marguerite, et ranger les bouteilles dans le bar de la disco du casino.

Aller chez papa avec Isabelle, et les compétitions de roulades sur le lit.

Les seigneurs qui mangeaient ce qu'ils voulaient au Mistral, avec la musique à la Richard Clayderman au piano.

Monsieur Schtetler, et puis le visiter en prison.

Trouver des edelweiss, lors de mes balades solitaires en montagne, avec ma canne et les petits insignes des sommets gravés.

Les collections de Pierre, coquillages, insectes, et petits soldats. Histoire d'amour avec l'histoire.